No 115
Hierscht 2023

Stëmm vun der Strooss

LE QUARTIER GARE ET LES DROGUES

La colère des voisins du dessus

DOSSIER



GEWALT DOKUMENTÉIEREN & «MENDICITÉ AGGRESSIVE»

DE PODCAST VUN DER STËMM

SYRIANS IN EXILE

A community caught up in female emancipation

AM GESPRÉICH

PE'L SCHLECHTER

Kandheet ouni Papp

NE PEUT ÊTRE VENDU | NOT FOR SALE

Editorial

Léif Lieserinnen a Lieser,

Dir haalt an Ären Hänn déi lescht Ausgab vun der Stëmm vun der Strooss vun dësem Joer. Wéi Iech bestëmmt opgefall ass, hu mer eis Zeitung esouwuel äusserlech wéi och inhaltlech e bëssen ugepasst. Mir wäerten an Zukunft versichen, méi verschidden Theemen ze beliichten, Schwéierpunkten ze setzen an och nees méi de Stëmme vun der Strooss Gehéier ze verschafen an Zäiten, wou eis Welt, awer och eist Land an esouguer de Quartier, an deem eis Redaktioun ass, grouss Verännerungen duerchlafen.

Mee grad dann, wann ee villäicht mengt, keen Afloss op Saachen ze hunn, déi dobaussen an der Welt virun sech ginn, réckelt dat, wat no ass, ëmsou méi an de Fokus als e potentiellt Feld, wou een sech nëtzlech maache kann. Hei kann deen Eenzelen nämlech nach eppes bewierken, a wann och villäicht net genee dat Richtegt, esou zumindest net näischt. Deem huet sech eist Haus jiddefalls verschriwwen, an et ass och an deem Sënn, datt mir an eiser Redaktioun, als eenzege Stroossemagazin zu Lëtzebuerg, Bléckwénkelen ännere kënnen, d'Gemeinschaft stäerken a probéieren, d'Gesellschaft do zesummewuessen ze loossen, wou se villäicht soss auserneendrifte géif.

Oft ass dat, wat am noosten ass awer dat, wat eis am meeschten erschreckt. Dobäi kucke mer eis just selwer un, wa mer Leit a schwierege Situatioune gesinn, op der Strooss, ouni Wunneng oder Revenu, ofhängeg a scheinbar net méi vun dëser Welt. De Schrëtt, deen een op si duergeet, ass an deene meeschte Fäll vun Dankbarkeet gekréint. Laang net wouergeholl ze ginn, mécht duuschtereg op mënschlech Kontakter. Dat ass eppes, wat mir hei all Dag léieren, an dat ass och eppes, wat mir eis virgeholl hunn, eise Lieserinnen a Lieser weiderzeginn.

Eng agreabel Lektür wënscht de

Frédéric Braun
Chefredakter

Mentions légales

Editeur
Stëmm vun der Strooss, asbl 7 rue de la Fonderie, L-1531 Luxembourg-Hollerich. Association conventionnée avec le ministère de la Santé, œuvrant en étroite collaboration avec la Croix-Rouge luxembourgeoise
Direction
Alexandra Oxacelay
Direction administrative et financière
Arnaud Watelet
Conseil d'administration
Marcel Detaille, président; André Theisen, vice-président et secrétaire; André Duebbers, trésorier
Administrateurs
Nico Wealer, Jean-Jacques Rauchs, Jean-Paul Schaaf, Giovanni Ferigo, Catherine Philips, Jean Robert Lentz, Guy Schmitz
Rédacteur en chef
Frédéric Braun, f.braun@stemm.lu

Encadrement pédagogique
Michel Hoffmann
Equipe rédactionnelle
Alex, Lauri, Benedetta Macrì (bénévole), Najib, Nour, Sam, Serge K.
Correction
Christiane Ehlinger, Sonia Thewes (luxembourgeois) ; Florence Sunnen (English)
Mise en page
thelen | werbeagentur, Trier; www.thelen-werbeagentur.de
Impression
Imprimerie Centrale, 3 rue Emile Bian, L-1235 Luxembourg
Contact
téléphone : 490260-37;
mail : redaction@stemm.lu
Courrier à la rédaction
lieserbreiwer@stemm.lu
Abonnements
15 euros par an en tarif normal, soit 20 euros par an pour les détenteurs d'une « carte membre »

Carte membre
10 euros par an
Service abonnés
info@stemm.lu
Coordonnées bancaires :
BIC : BCEELULL
IBAN : LU63 0019 2100 0888 3000
Communication : « Abonnement » + vos coordonnées

Remarque : Association reconnue d'utilité publique, les dons en faveur de Stëmm vun der Strooss sont fiscalement déductibles des revenus nets en tant que dépenses spéciales à condition que leur cumul soit au moins égal à 120 euros par année d'imposition et dans la limite de 1 000 000 d'euros ou 20 % du revenu imposable (loi modifiée du 4 décembre 1967).

Les articles signés ne reflètent pas nécessairement les positions de l'association.

Inhalt



Ute Heinz : déstigmatiser la dépendance



Papp vum lëtzebuerger Film : Den **Andy Bausch** am Interview



Iran-Luxembourg : Le long chemin de **Henri**

Rejoignez-nous sur facebook / Join us on facebook / Werde Mitglied auf facebook



Étrangers.
Sans droits. Vieillissants.

Son parapluie ne cesse de se retourner dans le vent. Il fait froid, il pleut incessamment. Aleš Knapp, 70 ans et collaborateur de notre magazine, va mal. Il vient de faire une mauvaise chute. Nadia, sa compagne, a les larmes aux yeux en redressant le châle autour de sa tête. Pour eux, comme pour des centaines d'autres personnes vulnérables, la Couverture universelle des soins de santé (CUSS) est la meilleure option pour avoir accès à des soins de santé de qualité. Lire p. 06

Où serai-je demain ?

Chronique d'une vie non révolue

Texte : Benedetta Macrì
Images : svds



La première fois que j'ai vu Monsieur Kapp, c'était à la Stëmm vun der Strooss - un homme certainement à l'aise entre des murs qui l'ont vu passer des années durant, en encadrant sa silhouette et son regard éveillé, inaffecté par le passage du temps.

Né en Tchécoslovaquie en 1953, il manifeste dès son plus jeune âge son désir « pour une autre forme de vie », percevant la société comme un chapeau qu'il ne portera jamais. Knapp grandit à la campagne, aux côtés d'une grand-mère hongroise, qui lui apprendra la langue des Magyars et d'un grand-père, dont il garde le souvenir ému d'un homme, en train de régler sa radio pour écouter les émissions diffusées pendant la période stalinienne. Enfant, Knapp s'endort à la tombée de la nuit, bercé par les sons du violon de son père, personnage optimiste, amusé de la vie, aimant le sport et qui de temps en temps se rend dans les sous-bois, ramasser des champignons. Quant à sa mère, très présente dans sa vie, c'était une femme résolument tournée vers l'avenir. Même si elle ne pouvait guère approuver l'intérêt que son fils portera plus tard à la politique. Mais comme le dit si bien Knapp : « Ce n'est pas moi qui me suis mêlé de politique, c'est la politique qui s'est mêlée de moi ».

Très tôt, il découvre la musique, emporté par les mélodies de son premier disque vinyle. Entre Beethoven et Wagner, Knapp plonge dans l'univers musical. Dès l'âge de 13 ans, il commence à jouer du piano et étudie l'opéra. Le football fait également partie de ses centres d'intérêt. Adolescent, il met sur pied une petite « ligue » avec ses camarades de classe et, en tant qu'attaquant, finit par remporter deux coupes avec son équipe. C'est encore sa passion pour le football qui lui ouvrira les portes de la littérature - par l'intermédiaire d'un auteur qui, lui-même, fait alors partie d'une équipe, mais en Algérie : Albert Camus, écrivain qui pour Knapp, reste aujourd'hui encore l'un de ses auteurs préférés.

Bien que pas très enthousiasmé par le milieu scolaire, sa vocation pour la littérature se dessine peu à peu, à travers son intérêt pour les sciences humaines - moins pour les mathématiques, avoue-t-il. Son service militaire une fois terminé - période qu'il décrit comme « la meilleure école de la désobéissance » - sa personnalité et son âme d'artiste le conduisent inévitablement à l'université de Prague, où il finit par obtenir un doctorat en philosophie et en littérature. C'est ici, dans la capitale tchèque que, pendant ses études, il commence à travailler comme instituteur, puis en tant que chercheur à « L'Institut de la culture ».

Il avoue avoir été très triste, le jour où il a pris la décision de quitter Prague. En 1985, il s'installe à Paris, ville qu'il aime pour ses expositions, son ambiance, ses cafés et sa richesse culturelle. C'est là-bas qu'il perfectionne son français, respire l'air de la ville universitaire, vit dans un petit hôtel, s'assoit aux comptoirs des cafés pour discuter d'art et de philosophie. Dans les années suivantes, il parcourt le monde à la recherche de sa voie, s'arrêtant quelques années à Londres, où il aime se rendre à l'opéra, puis poursuivant son chemin, intègre plusieurs rédactions en tant que journaliste culturel.

Avec un sac à dos, prêt à être rempli d'expériences, il voyage et découvre des endroits toujours nouveaux, notamment au Bel Paese, en Italie, où il s'arrête souvent. Quand le soleil cède la place à la lune, il sort, prend un bus et se perd dans les merveilles de l'art et de l'architecture romaine. Et, marchant sous le manteau de la nuit parmi les monuments illuminés, tombe amoureux, fasciné par la lumière sombre de la ville éternelle, où le silence est maître et où il faut donner place à la voix de l'art, seule déesse qui parle.

Il décrit son voyage à travers l'Italie comme une chose inévitable, étant donné son amour de la beauté. Comme un voyage qui finit par le convaincre que la culture et l'esprit sont la nourriture d'une âme riche. Il n'y découvre pas seulement la culture italienne, mais aussi le cinéma. Il fréquente également l'Institut culturel italien pour s'imprégner de philosophie des beaux-arts, puis continue de parcourir le monde, du Mexique à l'Espagne, de l'Égypte aux Pyrénées.

Si l'art est son compagnon de vie, c'est pourtant la philosophie qui occupe ses journées, en particulier la phénoménologie - discipline philosophique qui a pour objet l'extraction et la description de « l'être » dans son essence, en partant de l'analyse des phénomènes tels qu'ils se présentent à notre conscience - fondement transcendantal de toute expérience possible.

Il embrasse également la philosophie de Nietzsche, se plongeant, à propos de l'Eternel Retour, dans les pensées les plus abyssales. On reconnaît d'ailleurs dans l'âme de Knapp le principe nietzschéen. Celui de quelqu'un qui a choisi de ne jamais se dérober à la réalité et qui tout en s'élevant vers les illusions métaphysiques, rejette la culture occidentale de Platon pour accepter le drame de la vie dans son intégralité. Un homme transfiguré, qui vit la vie dans toute sa tragédie, sa déchirure mais aussi sa beauté. Avec l'âme de quelqu'un qui a rompu tout lien avec un monde fait de médiocrité, de mensonges et de règles. D'un homme qui n'a pas peur de l'avenir et qui parvient à expérimenter la profondeur. D'un Surhomme au fond, qui n'étant que grain de poussière dans un sablier, parvient néanmoins à accepter le renversement constant et éternel de l'existence.

Et qui, à la question « êtes-vous heureux aujourd'hui ? » répond par le sourire, expliquant que dans la vie, il ne faut pas trop penser ni à l'avenir ni au passé, mais essayer de vivre sur le seuil, là où se manifeste l'éternel présent, en cherchant en soi l'art de s'adapter aux circonstances de la vie. ■

NEWS



Le 31 octobre dernier il y avait comme un air de terreur dans les locaux de la Stëmm à Hollerich. La journée s'est déroulée comme d'habitude, si ce n'est que dans les bureaux, à la place du personnel, il y avait des vampires aux dents acérées et des sorcières maléfiques. Accueilli avec enthousiasme par nos clients, notamment en raison de jeux organisés l'après-midi, cette journée Halloween, entre succulentes friandises et tours de passe-passe effrayants, s'est passée dans une ambiance festive. (bm)



Projet-pilote lancée en avril 2022 par le ministère de la Santé, le ministère de la Sécurité sociale et le groupe de coordination Ronnen Dësch asbl, la CUSS (Couverture universelle des Soins de Santé) donne accès à l'assurance maladie aux personnes vivant dans la précarité au Luxembourg. Cinq associations conventionnées, parmi lesquelles Médecins du Monde, Jugend- an Drogenhëllef (JdH), CNDS Abrigado et la Croix-Rouge ont participé à la phase test, qui aura permis à environ 150 personnes de recevoir une carte de sécurité sociale. Stëmm vun der Strooss-Hollerich a réussi à elle seule à faire bénéficier 25 personnes de la mesure en question. Même si le traitement des dossiers demande une charge de travail importante et que la liste d'attente est longue. De chaque individu, le ministère exige de se conformer à un suivi social, le but étant « que les bénéficiaires puissent tôt ou tard quitter le programme » explique Noémie Maertz, l'une de deux assistantes sociales en charge des dossiers CUSS auprès de Stëmm et qui accompagne également les personnes lors des visites médicales. (Sami)



Depuis le 15 novembre, la Wanteraktioun (WAK) a rouvert ses portes. Les 250 lits de la structure d'urgence multifonctionnelle du Findel sont prêts à accueillir les bénéficiaires de la WAK pendant les mois les plus froids de l'hiver. Organisée depuis le 1er janvier 2021 par la Dräieck a.s.b.l, qui regroupe en son sein les trois partenaires que sont Caritas Luxembourg, la Croix-Rouge luxembourgeoise et Inter-Actions, en collaboration avec le ministère de la Famille, la WAK a pour but de garantir un hébergement temporaire, des repas, un accès à des facilités sanitaires et des services tels que des permanences infirmières afin de satisfaire les besoins primaires des personnes sans-abri.

Le 23 septembre dernier, au départ de la place de Strasbourg, un groupe d'habitants et de commerçants du quartier Gare ont fait part de leur ras-le-bol face au nombre de toxicomanes et de dealers dans les rues. Réunis dans un groupe WhatsApp qui a très vite dépassé les 700 membres, les riverains partageaient images et vidéos de consommateurs, de dealers supposés et d'interventions policières, ce qui n'a pas manqué d'attirer des commentaires haineux, parfois racistes, supprimés ensuite par les administrateurs, en faveur de « solutions politiques » et d'un alignement du Luxembourg sur le modèle suisse ou portugais. Au même moment, à quelques rues de là, une association de défense des locataires manifestaient pour l'accès au logement « digne et abordable ».



„Jonken hëllefen, déi duerch all Netzer falen

Jonken tëscht 18 an 26 Joer, déi sech net méi zurechtfannen, bitt de Cercle Eric Haas intensiv Ënnerstëtzung an en Daach iwwer dem Kapp.

Interview: Lauri
Fotoen: svds/ Cercle Eric Haass

Madame Braquet, Dir hutt als Psychotherapeutin geschafft a sidd Vizepresidentin vum Cercle Eric Haas. Wéi ass dëse Veräin entstanen?
Deen ass entstanen, nodeems e jonke Mann, den Eric Haas, sech virun e puer Joer d´Liewe geholl hat. Keen huet deemools säin Doud verstanen. Hie war eigentlech e ganz liewensfroue Mënsch, deen ausserdeem vill Kontakter hat mat anere Jonken, déi Probleemer haten. Hie war och immens engagéiert, fir hinnen ze hëllefen. Et war am Gedenken dorunner, wou mer gesot hunn: Komm, mir grënnen eng Associatioun, fir grad deene Jonken ze hëllefen, déi duerch all Netzer falen. Jonken, déi vläicht keen Doheem méi hunn oder keng Famill, déi se ënnerstëtzt, déi aus der Schoul, aus der Aarbecht - aus allem eraus sinn. Aus de soziale Mesuren, déi et ginn, wou se net erapassen an aus deene se dauernd erausfléien, well se sech u villes net kënnen halen. Fir si hu mer dës Associatioun gegrënnt.

U wéi eng Altersgrupp riicht sech de Cercle Eric Haas?
U Jonker tëschent 18 a 26 Joer. Mir hunn eis op dës Alterssparte konzentréiert, well déi Jonk nach net honnertprozenteg erwuesse sinn an nach pädagogesch Ënnerstëtzung brauchen. An och, well den Unterrechtsministère an den Office National de l´Enfance d'Sozialaarbecht bis zum Alter vu 26 Joer finanzéieren. Eis gëtt dat also d´Chance, verschidde Mesuren unzebidden, déi dann och vum Staat finanzéiert ginn. Natierlech si mir deelweis op Donen ugewisen. Mee eis Paie gi vum Staat bezuelt - eleng kéinte mer dat net stemmen.

Wat huet de Cercle Eric Haas bis elo erreecht?
Zënter 2020 hu mer an engem Haus zu Bierg an der Gemeng Betzder de Centre Biergop opgemaach. Dat ass e sougenannte Service Logement en Milieu Ouvert (SLEMO), also eng staark ënnerstëtzte Wunngemeinschaft fir 6 jonk Leit, déi zum groussen Deel kee richtege Liewensprojet hunn. D'Zil ass et awer, esou e Projet de vie mat hinnen auszeschaffen. Dat ass och vum Office National de l'Enfance - deem mir als éischt no dräi, dono all sechs Méint e Bericht eraschécken - esou gefrot. Dat ass ëmmer d'Geleeënheet, fir mam Jonken ze kucken, wou mer da lo stinn. 2023 hu mer dann en zweet Haus zu Gréiwemaacher fir 4 weider Jonker opgemaach.


Sylvie Braquet

Wat kënnt an déi Berichter dra stoen?
Mir schreiwen d'Berichter virun allem fir de Client. Mir schreiwe mat dem Client zesummen dat op, wat hie sech soll bewosst ginn. An dëser Ausernanersetzung fillt de Jonken sech eescht geholl an och gesinn. Mir schreiwen awer natierlech och fir den Office National de l'Enfance, fir datt si novollzéie kënnen, wat fir eng Aarbecht mam Jonke gemaach ginn ass a wou et soll higoen. De Client muss och ënnerschreiwen. Et geet kee Bericht eraus, deen net vun him ënnerschriwwen gi wier an dat ass, denken ech, och wichteg fir d'Transparenz. D'Virbereedung vun deene Berichter spillt eng grouss Roll. Si gi munchmol iwwer Deeg zesumme mat deem Jonke praktesch erschafft. Als Member vum Verwaltungsrot an als ee vun dräi Grënnungsmembere vum Cercle Eric Haas ass et mir wichteg, d´Leit anzebannen an hinnen d'Gefill ze ginn, datt mir net iwwert hir Käpp ewech, mee mat hinnen zesumme kucken, wat hire Wee ass.





Ass dat haut och an anere Strukturen de Fall?
Ech denken, datt et ëmmer méi an d'Richtung geet, deem betraffene Jonken ze soen: Bleif hei. D'Zil ass, dass mer Leit eranhuelen an hinne soen: Hei ass elo mol eng Plaz, wou s du kanns bleiwen. Mir wäerten eis engagéieren, fir mat dir zesummen e Wee ze fannen, an et ass lo net duerch däi Feeler dengersäits, dass du hei nees erausflitts. Dat ass awer schwéier, kann ech nëmmen dozou soen. Mee genau dat louch mir ëmmer besonnesch um Häerz: Datt mer e bësse wéi Eltere funktionéieren. Eltere si kuerz béis mat hire Kanner, mee meeschtens kucken se no hinnen a geheien se net eraus. Kompetent Eltere guidéieren hir Kanner a sichen ëmmer rëm zesumme mat hinnen no gudde Léisungen. Mir maachen awer och net fir si d'Aarbecht.

> „D'Zil ass, dass mer Leit eranhuelen an hinne soen: Hei ass elo mol eng Plaz, wou s du kanns bleiwen.

Wat ass da schwiereg un Ärer Aarbecht?
Et muss een déi néideg Ressourcen hunn, well d'Personal och net onendlech resistent ass. Ech mierken och bei eis, wéi schwiereg et ass, wa Jonker permanent d'Personal demotivéieren, andeems se sech u keng Reegelen halen oder respektlos sinn. Dat ass immens schwéier, mee do muss ech soen, datt eist Personal wierklech eng bombastesch Aarbecht mécht: Domadder eens ze ginn an awer Reegelen a Konsequenzen durchzesetzen, och wann d'Leit da rose ginn an d'Diere knuppen oder fortginn oder wat weess ech. A si dierfen ëmmer rëmkommen: dat ass de Prinzip. Eis Plaz ass eebe fir déi Leit, déi sech grad net u Reegelen hale kënnen, well se beispillsweis net domat ophale kënnen, Marihuana ze fëmmen an iwwerall Schwieregkeeten domadder hunn. Mir gesinn awer natierlech och, dass dat seng Limitten huet. Mee d'Zil ass kloer.

Wéi muss een sech den Alldag bei Iech virstellen?
Mir hunn de Logement encadré, wou d'Leit kënne ganz normal an engem Eefamilljenhaus wunnen, zu Bierg, mee elo och zu Gréiwemaacher, soudass mer momentan néng bis zéng Leit betreie kënnen. Mir bidden en Dagesprogramm u fir déi, déi net an der Schoul sinn, eng Aarbecht hunn oder an enger Léier sinn, an déi Ateliere sinn zwéngend. Wien do wunnt, muss och dorunner deelhuelen. Doranner besteet dann och munchmol d'Erausfuerderung. Mee doduerch, dass mer eng enk Betreiung hunn, geet dat meeschtens. Natierlech hu si munchmol de Kapp wéi an sou dat Üblecht, mee dat ass eeben esou. Et ass awer net, fir moies ëm 8 Auer ze soen: Ech si krank. An dann ëm 9 Auer de Bus an d´Stad ze huelen. Dat geet net.

Wouranner bestinn déi verschidden Atelieren?
Den Haaptatelier heescht “Gnadenhof”. Mir hunn e Minihaff opgebaut, wou mer an der Tëschenzäit fënnef Päerd a Ponyen hunn, déi ganz al sinn an déi vun de Jonke betreit ginn. Dat ass e wichtegen Atelier, deen och d'Fleeg vun de Päerd an den Ëmgang mat hinne viraussetzt. Mir hu Personal, dat pädagogesch an therapeutesch mat Déiere schaffe kann. D'Déiere ginn de Jonken ëmmer eppes zeréck - si reagéieren ëmmer éierlech. An déi Jonk maachen eng wichteg Aarbecht: Et gëtt hinne bewosst, wéi wichteg et ass, zouverlässeg ze sinn. Du kanns net deen een Dag de Pony heemele goen an him deen aneren Dag näischt ze friesse ginn.

Wéi kommen déi Jonk un Iech?
Dat ass ganz ënnerschiddlech. Déi meescht Jonk kommen iwwert den ONE, den Office National de l´Enfance, wou se eng Demande erareeche fir e Logement encadré. Op den ONE komme si oft duerch Sozialaarbechter oder Psychologen oder vu wiem och ëmmer si grad betreit goufen. Déi meescht, déi bei eis kommen, waren och iergendwou schonn an hirem Liewen an engem Foyer, an engem Logement encadré, zu Dräibuer oder anzwousch aneschters. Mir haten och scho Leit vun der Strooss, déi virdrun am Foyer Ulysse waren. Et ass kaum, dass lo ee bei eis kënnt an nach ni mat engem Educateur oder mat engem Sozialaarbechter ze dinn hat. Mir si beim ONE och esou agestuuft, dass mer Leit huelen, déi méi schwéier ze vermëttele sinn. Mir kréie lo net déi, déi d'nächst Joer hir Première maachen. Dat hate mer zwar och schonn, awer dat ass eigentlech net eist Zilpublikum. Och wann et munchmol ganz gutt ass, fir d'Populatioun ze mëschen an en Einfachen dobäizehuelen, dee méi motivéiert ass, sou datt si sech net géigesäiteg erofzéien. ■

INFORMATIOUNEN
www.cercle-eric-haas.com

HUTT DIR SELWER SELBSTMORDGEDANKEN?
Braucht Dir Hëllef?
Da kënnt Dir Iech un **SOS Détresse** wenden um **+352 45 45 45** oder um **Kanner- a Jugendtelefon** mellen **+352 116 11.**

Weider Informatiounen fannt Dir op **www.prevention-suicide.lu.**



Birds in a cage

Caught up in female emancipation, divorces are on the rise in Luxembourg's Syrian exile community. We asked one man and one woman what they thought about it.

Sami ♂

Most Syrian men struggle with the concept that women are equal and should enjoy the same rights and obligations as they do. Moreover, the family of the wife almost always supports the husband because they share a same set of paternalistic values. In Europe, many women – some immature – prefer not to wait for their partner to adapt, and instead choose to take advantage of the local laws to file for divorce. They open bank accounts, receive social benefits and, once divorced, a safe place to live in, whereas in Syria, divorced women often end up as cleaning ladies in their families' or brothers' homes.

Syrian immigrants in Luxembourg are faced with several challenges, not least having to learn new languages, adapting to unfamiliar customs, and struggling to find suitable jobs. On their way to Luxembourg, they had a hard time inside refugee camps, where there is no privacy, and everything is shared with strangers – from the kitchen to showers and toilets. The current housing crisis in Luxembourg and lack of affordable accommodation further convinces them that it is near impossible to rent good houses or private apartments.

Financial problems are also very common. Fleeing Syria, many have lost everything: their houses, land, cars, jobs, and the stable life they once enjoyed. Now, they are struggling to build a new life in a foreign country, all while helping their remaining family in Syria financially to overcome to burden of poverty. A situation which makes things only more difficult for them.

All these pressures combined can have a big impact on mental health and cause a crisis in a couple, exacerbating marital conflicts. Sometimes, increasing tensions within relationships cause one partner to exaggerate even small mistakes and misunderstandings in hopes of turning them into bigger problems that might justify a divorce.

As mentioned above, the Syrian legal system differs significantly from the one in Luxembourg, especially in terms of divorce proceedings and rights. In Syria, custody rights for a boy are given to the mother until the boy is 7 years old, whereas a girl will be allowed to stay with her father at any age. However, if the wife chooses to get married to another man, she will automatically lose custody of all her children. Despite this, some women choose to leave their children behind.

In Syria it is the role of men to earn a living, whilst women are expected to stay home, take care of the children, prepare food, and do all the housework. Syrians think that women should not be allowed to earn a living, because of religious as well as cultural taboos around women interacting with strangers. These views often stem from a kind of exaggerated jealousy and general lack of trust in women.

But many people worry about the welfare and emotional wellbeing of the children that are caught up in these failed relations. Therefore, as this trend continues, it is important for both the Luxembourgish government and the Syrian community to collaborate in providing the necessary support and resources to help couples overcome the challenge of adapting to a new culture and building stronger, lasting marriages. By treating the root causes of divorce and promoting cultural understanding, it should be possible to reduce the impact of this trend on the Syrian diaspora and strengthen relationships within the community, especially since so many have lost their past and because we don't want them to lose their future as well.

Nour ♀

Syrian society has always been described as conservative, and is to this day characterized by a mix of cultures and civilizations. This is especially true in regard to marriage customs. However, since 2011 and the Arab Spring, many Syrians have given up on a great deal of them, especially because their living conditions now differ strongly from what they used to be before the war.

One such custom, considered a cultural inheritance, stipulates that a girl belongs to her cousin, and so society views him as the only person entitled to marry her. Through cousin marriage, families reproduce the traditional family structure, preserve money inside the family clan and strengthen ties between its members by keeping them geographically close. Often, however, marrying their daughter or son off to a specific person will simply allow parents to achieve some sort of agreement in exchange for a specific interest or material benefit. Unsurprisingly, young women coming from this kind of arranged marriages find in the laws of their European asylum country something that makes them feel like human beings again, able to achieve their goals and dreams. But these are just some of the reasons behind the rising divorce rate among Syrians in exile.

Growing up in Syria, the social environment of women is characterized by patriarchy and gender-based violence, verbal as well as physical, psychological as well as economic. What kept women from requesting divorce in Syria was often the pressure around them, as well as the prospect of an unfair judicial ruling concerning the custody of their children. There are couples, especially coming from traditional or consanguineous marriages, who agree to part in the diaspora because they find that their relationship has no real base; most of the time, however, immaturity is the driving force behind divorces.

Because marriages take place for superficial reasons only, future brides have never met each other, nor do they know the partner's personality. And so what can only be described as fragile foundations from the beginning will collapse at the first shake, or after yearlong marital disputes, a lack of dialogue, frankness and respect for the other's point of view. Many men feel that listening to their wives reduces their status and control over them. Sometimes, both enter a state of emotional divorce: they continue living under the same roof but stop communicating. These kinds of situations may last for a long time, before one of them suddenly decides to escape and file for divorce.

The struggle for economic independence is another important factor behind rising divorce rates. Syrian women are often systematically robbed by their husbands. But with social wages and the absence of economic or social pressure in Europe, women finally dare to exercise their rights and file for divorce, which is why many men will try everything to prevent their wives from learning about their rights. ■



Henri, des pieds à la tête

C'est à pied que Mehdi a décidé de quitter son pays. Une fois la frontière de la République islamique d'Iran derrière lui, il a continué à marcher, traversant tour à tour la Turquie, la Grèce, puis en remontant les Balkans, à fouler le sol de la Serbie, de la Bosnie et de la Croatie. A un moment, il se trouve en Autriche, mais de là continue son chemin jusqu'en Italie. Jusqu'à atteindre la France, et enfin le Grand-Duché. Pendant deux mois, Mehdi, qui entretemps se présente sous le nom d'Henri, aura ainsi laissé environ 5000 km derrière lui.

Dans son pays, l'Iranien était propriétaire d'un salon de coiffure. « Haircut Henri » avec salons de massage, table de billard et PlayStation. Les affaires marchaient bien. En tout, ils étaient dix à travailler pour lui. Néanmoins, en septembre 2018, Henri a pris la décision de tout quitter et de fuir sa patrie. « A cause de la dictature » comme il dit pudiquement.

Henri est protestant. Or la loi islamique iranienne interdit les conversions. Celui qui enfreint à cette règle, risque de longues peines de prison. Depuis son arrivé au Luxembourg, Henri s'est fondu dans la communauté « chrétienne » locale. Protestant ou catholique, Henri, bien que croyant, ne semble pas faire la différence. Et c'est tant mieux. C'est ainsi qu'il est devenu coiffeur de rue. Aujourd'hui, il vient deux fois par semaine installer son salon improvisé à Stëmm vun der Strooss en étalant ciseaux, peignes, champoings et serviettes sur la grande table de réunion au siège à Luxembourg.



En Iran, Henri coiffait aussi bien les enfants que les hommes et les femmes - mais chez elles, puisque là-bas, les femmes n'ont pas le droit de se faire coiffer par un homme. Au Luxembourg, Henri est coiffeur des sans-abris, des pauvres et des réfugiés. « En venant se faire coiffer ici, beaucoup sont stressés » nous confie-t-il. « Ce sont souvent des personnes qui, comme moi, sont seuls au Luxembourg et qui ont besoin de parler. En bavardant avec moi, ils se détendent et quand ils partent ils sont tout calmes ». Le weekend, quand Henri sort en ville pour rencontrer ses amis, ses clients le reconnaissant dans la rue en lui lançant des « Salut Henri » enthousiasmés. Une forme de reconnaissance que tout l'argent du monde ne saurait procurer, comme nous l'explique le quadragénaire qui rêve d'ouvrir son propre salon de coiffure à Luxembourg. Il a déjà trouvé un nom : « Salon Henri Luxembourg ». ■



LE QUARTIER GARE ET LES DROGUES

La colère des voisins du dessus



“Favoriser une culture de la coopération

Face à la polarisation des opinions, Olivier Michels plaide pour une approche commune vis-à-vis de la toxicomanie.

Entretien : Benedetta Macrì
Photo : svds



Monsieur Michels, en tant que membre adjoint à la cellule coordination nationale drogues auprès du ministère de la Santé vous surveillez la consommation au Luxembourg. Quelles sont les tendances que vous observez actuellement ?
En ce moment, nous nous voyons surtout confrontés à l'apparition de nouvelles substances psychédéliques faciles à acquérir en ligne. C'est une évolution que nous suivons de près. Sinon, comme dans toute l'Europe, la cocaïne et le crack progressent également au Luxembourg. Cela s'explique notamment par une diminution du prix de la cocaïne.

Comment caractériser les habitudes de consommation au Luxembourg ?
Elles restent classiques dans le sens où la consommation de métamphétamine reste très rare. Le fentanyl, qui actuellement fait rage aux Etats-Unis, n'est heureusement pas arrivé au Luxembourg. La plupart des toxicomanes consomment de l'héroïne et de la cocaïne. Le nombre de personnes qui ont commencé à expérimenter avec de nouvelles substances psychédéliques reste faible.

Aux dires des gens du quartier, la toxicomanie serait pourtant devenue plus visible qu'elle ne l'était autrefois. Qu'en pensez-vous ?
Il faut distinguer entre la société qui a probablement changé et les substances actuellement consommées. Nous vivons dans une société qui permet de tout montrer et de tout partager rapidement sur les réseaux sociaux. En réalité, la situation actuelle est assez similaire à celle du début des années 2000. Même s'il est vrai qu'à l'époque les toxicomanes consommaient surtout des opioïdes et que la cocaïne était toujours considérée comme une drogue de luxe – ce qu'elle n'est plus entretemps.

Comment déterminez-vous quelles drogues sont consommées sur le territoire luxembourgeois ?
Le Point Focal (PFLDT) publie un rapport national drogues tous les ans. Pour cela, il distribue des questionnaires dans les structures que les bénéficiaires remplissent avec un assistant social ou leur éducateur. Nous réalisons également des analyses de substances à l'Abrigado, au Pipapo, qui informent sur la consommation récréationnelle ou encore au Contact Esch de la Jugend- an Drogenhëllef (JDH). Nous analysons les saisies des douanes et de la police et nous recevons des substances de la part des clients eux-mêmes, même si tous ne sont pas d'accord pour le faire. On détecte de nouvelles substances psychédéliques tous les mois. Mais heureusement, le Luxembourg dispose d'une loi qui nous permet de les interdire rapidement.

Est-ce que la pandémie et le confinement ont contribué à changer les habitudes de consommation ?
Non. C'est plutôt nous qui avons changé. Quand les restrictions sanitaires ont empêché les consommateurs de se déplacer, on a commencé à décentraliser l'offre de nos infrastructures. Le programme de substitution TADIAM (cf. notre entretien avec JDH sur les pages suivantes, NDLR.), outre à Luxembourg-Ville existe également au sud comme au nord du pays. Stëmm vun der Strooss a également ouvert de nouvelles antennes. A Esch-sur-Alzette, il y a Housing First, qui est une maison de prise en charge dans laquelle les clients peuvent être hébergés pendant trois mois pour faire soigner des plais, un abcès ou une infection à mycobactéries. Il y a aussi ViTo à Berdorf, qui est une structure qui accueille une vingtaine de vieux toxicomanes nécessitant des soins plus intensifs. En ce moment, nous sommes en train de monter un projet de camionettes pour l'échange de seringues qui doit faire le tour du pays. Il nous manque plus que l'accord de quelques communes au nord.

Est-ce qu'en matière de politique vis-à-vis des drogues, il y a un pays en Europe que vous prenez pour exemple ?
Avec le Dr Alain Origer qui est le coordinateur national drogues, nous coopérons étroitement avec la Suisse et les Pays-Bas parce qu'ils ont mis en place des modèles innovateurs. A Genève par exemple, il y a plusieurs salles de consommation différentes qui permettent également de prendre en charge différentes population de consommateurs.

A votre avis, faudrait-il une approche européenne commune ?
Même en présence d'une approche européenne commune, il faut savoir que les cultures de consommation ne sont pas les mêmes d'un pays à l'autre, pas plus que ne le sont les offres de services ou les substances en jeu. Il s'agit donc à chaque fois de problématiques bien spécifiques. Chaque pays rencontre des problèmes différents. En Europe de l'Est, la consommation de métamphétamine est très récurrente. L'Espagne a de gros problèmes avec la cocaïne. Pour le Luxembourg, c'était l'héroïne. Cela change tout le temps. La tendance, actuellement, est à la polytoxicomanie. Simplement, parce qu'on peut désormais tout avoir. Sinon sur le marché, du moins sur Internet.

Vous êtes également un homme de terrain : vous arpentez souvent le quartier Gare, vous êtes en contact avec les associations, les toxicomanes… C'est un petit monde finalement ?
Oui. Je suis régulièrement sur le terrain. J'accompagne les asbl sur la coordination et la mise en place de projets. En étant sur le terrain, je rencontre les bénéficiaires. J'entre à la JDH etc. C'est un petit monde, en effet. Un milieu presque. Et on est contents d'avoir tous ces experts dans le réseau, parce que cela nous permet de diriger l'action sociale avec plus d'aisance et de tenter d'offrir à nos clients une vie digne. Et aussi la possibilité de s'en sortir un jour.

Qu'espérez-vous pour l'avenir ?
Personnellement, j'aimerai qu'il y ait une plus grande culture de la coopération. La drogue est un problème qu'il faut résoudre ensemble avec les habitants du quartier, les administrations dont la police, le ministère de la Santé, le secteur social et la Ville de Luxembourg. C'est ainsi par exemple que le service parentalité de la JDH, qui aide les parents dépendants, a pu sensibiliser les professionnels de la santé et de l'éducation sur le fait que ces personnes sont tout à fait en mesure d'être de bons parents et qu'ils ne sont pas que des toxicomanes qui, entre guillemets, ne servent à rien. Il faut arriver à travailler ensemble plutôt que les uns contre les autres. ■

“Il faut trouver une manière de coexister

Fort du succès de son programme de substitution à l'héroïne médicale, Jugend- an Drogenhëllef verra bientôt son offre triplée. Ute Heinz, chargée de direction, appelle à une déstigmatisation de la dépendance aux substances.

Entretien : Benedetta Macrì

Récemment, des habitants et commerçants du quartier Gare ont manifesté contre la présence accrue de toxicomanes et dealers dans les rues. Selon vous, la situation s'est-elle réellement dégradée ?

Je pense que le nombre de sans-abris et de toxicomanes n'est pas en augmentation exponentielle, mais que le problème est simplement plus visible qu'il y a encore quelques années, en partie en raison du grand nombre de chantiers qui a déplacé les gens de leurs lieux de consommation habituels. Je comprends entièrement les habitants du quartier de la gare qui ont du mal à vivre cette situation. Toute forme de violence n'est pas tolérable. Quant à la question de savoir ce qu'on doit faire, je suis d'avis qu'il faut favoriser la décentralisation des structures d'aide et trouver une manière de coexister. On ne peut pas simplement « éliminer » une population au profit d'une autre. Nous avons tous le droit d'exister.

La fondation que vous dirigez existe depuis plus de trente ans. Elle est aujourd'hui repartie sur trois sites : Luxembourg-Ville, Esch-sur-Alzette et Ettelbruck. Quels services offrez-vous à la population toxicomane ?

Les services fournis par notre maison-mère à Luxembourg-Ville sont multiples. Cela va de la prise en charge psychothérapeutique à notre programme de substitution, qu'on était les premiers à lancer au Luxembourg et qui nous permet aujourd'hui de distribuer de la méthadone sur ordonnance à ceux qui sont dans le besoin, ce qui était impensable jusqu'à récemment. A travers le TADIAM (Traitement assisté à la Diacétylmorphine, NDLR.), nous sommes également en mesure de distribuer de l'héroïne médicale à 25 personnes, qui viennent la chercher deux fois par jour à notre siège sous forme de comprimés.

Comment sont nés ces deux programmes ?

L'idée principale était d'empêcher les gens de retomber dans la criminalité ou la prostitution pour financer leur consommation. Une fois le désir de consommer satisfait, nos clients vivent leur situation avec plus de sérénité. Les



bénéficiaires sont aussi moins exposés au risque de développer d'autres maladies qui sont transmissibles par la consommation intraveineuse. Avec le programme TADIAM les clients ont la garantie d'avoir leur dose quotidienne d'héroïne médicale ainsi qu'une prise en charge au niveau médical, social et psychologique. C'est la première étape dans la construction d'un projet de vie, une façon de lancer un processus de transformation.

Comme le montre le dernier rapport national sur les drogues, le programme est un succès, même si limité à 25 personnes pour l'instant. Pensez-vous pouvoir élargir le programme à l'avenir ?

Comme on a obtenu de bons résultats dans la zone Gare, une convention a été signé avec le ministère de la Santé pour étendre le programme TADIAM d'ici la fin de l'année à Esch-sur-Alzette et à Ettelbruck en 2024. Ceci dans le but de décentraliser l'offre et ainsi tripler les capacités d'accueil, en tenant compte des ressources disponibles.

Auparavant, vous est-il arrivé de refuser des gens par manque de places ?

Non. Les personnes qui suivent ce programme bénéficient en règle générale d'un « suivi holistique ». S'ils viennent chez nous, ce n'est pas uniquement pour consommer mais pour avoir une prise en charge complète. Nos clients se sentent bien chez nous et c'est une des raisons pour laquelle le nombre de bénéficiaires du programme TADIAM est resté stable au fil des ans.

Qui sont vos clients et comment entrent-ils en contact avec vous et à quel moment ?

D'habitude, ce sont les médecins ou les services sociaux qui orientent les gens vers nous, parfois c'est le bouche-à-oreille. Il est également possible d'obtenir une consultation en ligne en passant par notre site web. Pour ce qui est des profils, cela dépend de chaque individu. Il y a parmi nos clients des jeunes rencontrant des problèmes avec le cannabis, mais également des gens qui ont la soixantaine et qui, après avoir consommé des drogues pendant toute leur vie, ont désormais besoin de se sentir en sécurité.



Au fil de l'histoire, la consommation de drogues n'a cessé d'évoluer, de même que les problèmes médicaux, psychologiques ou physiques qu'elle a engendré. Au fond, c'est un peu comme si l'on se battait contre un monstre qui changerait constamment de visage…

Lorsque j'ai commencé à travailler dans ce secteur, les gens consommaient surtout de l'héroïne. Ce n'est que plus tard que la cocaïne, jusque-là considérée comme une drogue de riches, a conquis la rue. Aujourd'hui, elle est consommée de plus en plus, et de façon intraveineuse, ce qui entraîne une très forte dépendance, avec un besoin constant de consommer qui peut atteindre les huit à dix doses par jour. La consommation de cocktails de drogues, de mélanges d'héroïne et de cocaïne, augmente également de façon exponentielle. Combiné aux injections intraveineuses et le partage des seringues, elle est notamment responsable de certaines maladies infectieuses. Il s'agit d'un type de consommateur qui est très difficile à stabiliser. Or si le programme TADIAM peut aider les héroïnomanes à décrocher, il n'existe pour l'heure pas de substitut pour la cocaïne. Entretemps, on observe de plus en plus de problèmes du cœur, des infections pulmonaires ou bactériennes. La prise en charge de ces personnes est très intensive. Quand bien même on arrive parfois à réduire la consommation voire à l'interrompre momentanément, l'abstinence totale est difficile à atteindre.

Beaucoup de personnes toxicomanes ont un passé traumatique. Peut-on pour autant parler d'un dénominateur commun à tous ? Plus généralement, à partir de quel moment parle-t-on de dépendance ?

La dépendance se caractérise généralement par une perte de contrôle qui obscurcit le pouvoir de décision humain. Cela étant, il existe différents facteurs de risque comme une certaine vulnérabilité ou prédisposition physiologique pour développer une dépendance. La tolérance à l'alcool, pour prendre cet exemple, diffère d'une personne à l'autre. L'héritage social est un autre facteur en cause : grandir parmi des membres de familles dépendants à certaines substances, augmente le risque de développer une dépendance. Mais parfois, un événement déstabilisateur, une crise, une agression psychique ou physique, un divorce, la perte de l'emploi ou d'un proche suffisent pour que les drogues apparaissent comme un moyen de s'automédiquer. L'utilisation de certaines substances agit alors comme un remède contre la douleur ou des pensées qu'on ne peut affronter. La situation devient proprement dangereuse à partir du moment où l'on commence à fréquenter le milieu des consommateurs. Mais tout dépend des ressources psychosociales, de l'entourage familial et amical. La dépendance est un phénomène multifactoriel. Par ailleurs, même si nous vivrions dans une région du monde où les drogues usuelles ne circuleraient pas, les gens trouveraient le moyen pour se droguer à autre chose. Il n'y a pas de société sans addictions.

Jugend- an Drogenhëllef offre également la possibilité à ses clients d'accéder à un logement. En quoi cette offre est impactée par l'actuelle crise de l'immobilier ?

La question du logement nous pose beaucoup de difficultés. En principe, nous louons des logements que nous clients peuvent habiter en sous-locataires. Or même si nous arrivons à stabiliser une personne, si elle n'a pas d'endroit pour vivre, elle risque une rechute. C'est pour cela que notre service est toujours à la recherche de nouveaux logements, même si cela prend beaucoup de temps et d'énergie.

Quels autres chantiers voyez-vous pour l'avenir ?

Je suis d'avis qu'il faut continuer à sensibiliser le public aux problèmes liés aux addictions et aux consommateurs de substances et œuvrer à une déstigmatisation de ceux qui sont victimes de ces formes d'automédication. La dépendance n'est pas un choix fait en connaissance de cause, mais un besoin constant qui ne se laisse réprimer. La société a tendance à voir d'un mauvais œil cette partie de la population, en s'imaginant qu'elle ait le choix de consommer ou non de la drogue. Or l'addiction est une maladie très complexe. Si c'était le contraire, des associations comme la nôtre n'existeraient pas. ■

La première fois que je me suis retrouvé à la rue, c'était à l'âge de 23 ans. J'étais jeune et toutes les occasions étaient bonnes pour fuguer de la maison. Mon père est mort quand j'avais 3 ans et mon beau-père m'a éduqué de façon très stricte et comme beaucoup, je suis tombé dans la drogue. Pendant un an, j'ai beaucoup consommé avant beaucoup de jeunes qui, une fois sortie du foyer se sont retrouvés à la rue. Quand on n'a rien ni personne comme eux, il très facile de fréquenter les mauvaises personnes et de faire les mauvais choix. Finir dans la rue a été un choc pour moi. Vous allez bien, vous dormez dans votre lit et d'un jour à l'autre vous perdez tout. Être n'y étaient pas prêts.

En ce qui me concerne, j'ai trouvé un soutien dans ma copine, avec qui j'étais déjà avant que je me retrouve à la rue. C'est elle qui m'a permis de rester debout et qui m'a donné la force de ne pas baisser les bras. Si l'un allait mal, l'autre était là pour le soutenir et vice versa. Quand on séparément.

Mais aujourd'hui, je suis heureux d'avoir trouvé un endroit pour dormir. Je ne vis plus dans la crainte de subir le froid de l'hiver ou de me faire voler. J'ai trouvé du travail comme maçon, un métier que j'ai appris. Être obligé de vivre dans la rue, ce n'est pas une vie. On devrait faire beaucoup plus pour



Choc

de me retrouver en prison. C'est grâce à cette désintoxication forcée que j'ai réussi à décrocher et au bout de deux ans, je suis sorti clean. Cela va faire dix ans que je n'ai plus touché à la drogue.

Pendant la période où j'étais à la rue, j'ai connu pas mal d'autres sans-abris, dont sans-abri a été difficile pour moi. Beaucoup de gens vous critiquent, vous regardent de haut. Ils ne s'imaginent même pas à quel point c'est compliqué et combien il faut travailler dur pour ne pas abandonner et se laisser aller. Moi, j'avais la volonté de sortir de la rue, mais il y en a qui malgré leurs capacités, est seul et qu'on n'a personne à qui parler, on devient dépressif. Il y a beaucoup d'associations qui aident les sans-abris, le street-working ou encore Stëmm vun der Strooss, mais je trouve qu'il manque une structure pour accueillir les couples. Un couple qui se retrouve à la rue, est obligé de vivre aider les gens dans cette situation. Ma vie s'améliore petit à petit, même si je ne regrette pas d'avoir fini dans la rue : à présent, j'apprécie tout ce que j'ai et pour réaliser cela, il me fallait d'abord tout perdre. ■

Propos recueillis par Benedetta Macrì



"Dat wat mer net haten, dat hu mer net vermësst.

De Pe'l Schlechter, Grafiker, Pionéier vun der Bande dessinée a Schrëftsteller, ass an einfache Verhältnisser grouss ginn. Fir eise Magasinn hu mir hien am Konviktsgaart besicht.

Biller : svds

Här Schlechter, Dir gitt mëttlerweil op déi 103 Joer duer an dach hutt Dir bis virun engem Joer nach an Ärem Haus um Lampertsbierg gewunnt a geschafft!

Jo, ech sinn net esou kéng, drun ze denken. Ech weess net: Kréien ech se nach eng Kéier oder muss ech virdru goen? Et ass awer egal ...

Dir sot, Dir zeechent net méi?

Jo, ech zeechnen och net méi. Meng Fangere sinn net méi esou geschéckerlech. Déi maachen net méi richteg mat.

Gëtt et dann eppes, wat Iech och elo nach, mat honnertzwee Joer, ëmdreift ?

Am Fong hat ech an der Kopp, fir nach e Buch mat Geschichten erauszeginn, awer ech sinn nach net esou richteg do dran. Ech hunn nach Saachen an den Tiräng fonnt, al Manuskripter an esou, an elo muss ech mol kucken, ob dat wierklech wäert ass, veröffentlecht ze ginn. Et ass nach ganz vague. Soss beschäftegen ech mech hei mat Bicher liesen, Kreuzworträtsele maachen, Zeitung liesen, Sprooche studéieren ...

Sprooche studéieren?

Jo, ech sinn am Moment amgaangen, e Buch op Afrikaans ze liesen.

Op Afrikaans?

Jo, ech schwätzen hollännesch, well ech am Krich zu Rotterdam verstoppt war. Afrikaans ass eng ural hollännesch Sprooch, déi d'Bure geschwat hunn, wéi se a Südafrika komm sinn. Dat waren ongebilte Leit, Baueren an esou, an déi hu schonn eng gelunge Sprooch geschwat, déi se deene Schwaarze bäibruecht hunn, an déi hu se nach vereinfacht. Awer dat ass haut eng offiziell unerkannt Sprooch. Ech hu mat zwee Kannerbicher ugefaangen, Billerbicher mat engem kuerzen Text dobäi, an dunn hunn ech dräi Bicher gelies, déi ganz interessant waren an elo hunn ech dat véiert amgaangen. Dat ass awer e ganz deprimanten Text, well et geet nëmmen ëm déi Zäit vun dem Sklaventum deemools. Dat ass vun engem Mann geschriwwen, deem seng Urgrousseltere selwer Sklaven haten. Hie léisst Sklaven zu Wuert kommen, déi hiert Liewe beschreiwen. Ech kann net méi wéi eng Säit liesen, da muss ech zoumaachen, well dat reegt mech op.

Dir selwer hutt virun enger Rei Joren an den zwee Bicher *Wéini kënnt fréier erëm*? an *De Pol muss an de Krich* Är Erënnerungen iwwer Äert laangt Liewe veröffentlecht. Ënner anerem gëtt een doranner gewuer, datt Är Kandheet vun engem Ongléck markéiert war, an zwar ass Äre Papp, den Dichter Demy Schlechter, ganz fréi verstuerwen...



Jo, deen ass gestuerwen, do hat ech zwee Joer. An hien hat der 39. Dat war, wéi d'Gëlle Fra ageweit ginn ass. Deemools waren d'Leit eng Kéier richteg geduscht ginn duerch e Schluet, dee komm war, an hien hat doropper hin eng Longenentzündung kritt, an no e puer Deeg war e fort.

An du war Är Mamm eleng.

Meng Mamm war dunn eleng, ouni Revenu. Vu wou soll e Mann vun 39 Joer och eng Pensioun hunn? Besonnesch, well en och nach selbststänneg war. E war keen Employé, e war Geschäftsmann. En hat e Kaffisgeschäft an der Stad. Et war kee Revenu do. Iwwerhaapt näischt. Meng Mann souz do mat fënnef Kanner, a glécklecherweis ass menger Mamm hir Schwëster, meng Tatta, agesprongen. Déi huet eigentlech d'Roll vum Papp iwwerholl. Déi huet bei Brasseurs am Kleedergeschäft an der Groussgaass geschafft an huet eng Pai an d'Haus bruecht. Déi Tatta huet ons mat duerchgeholl, bis mer selwer al genuch waren, fir schaffen ze goen. Ech war dee Jéngsten, meng Schwëster war dat Eelst. Déi war zéng Joer méi al wéi ech an ass mat 17 Joer schaffe gaangen. Als Sekretärin bei engem Notaire oder sou. Meng Bridder, déi dertëscht waren, sinn och no an no méi al ginn, sou datt déi och konnte schaffe goen. An du ware mer iwwer de Bierg.

Géift Dir soen, datt Dir aarm waart oder et finanziell schwiereg war, fir iwwer d'Ronnen ze kommen?

Et war schwiereg, mee ech muss d'Kap ofdoe viru menger Mamm. Déi huet di Affär do gemeeschtert. Ech froe mech nach haut, wou se déi Kraaft an déi Energie hiergeholl huet. Si war optimistesch bis dorthinaus. Owes hu mir zesumme gesongen a Kaart oder Millche gespillt. Also déi Famill huet zesummegehalen, an trotzdeem si mer fréi geléiert ginn, op eegene Féiss ze stoen – forcément. Als klenge Bouf hunn ech meng ganz Fräizäit an der Strooss verbruecht. Ech war e Gaassebouf. Esou huet jiddwereen no sech gekuckt, awer wann et drop ukomm ass, hu mer zesummegehalen. Mee mir si gewinnt ginn, selbststänneg no ons selwer ze kucken an dat ass och eng schéi Saach, déi mer geierft hunn. Wann et och keng Millioune waren - dat ass appreciabel!

Är Mamm huet also dofir gesuergt, datt keng schwéier Atmosphär war an der Famill?

Et war alles selbstverständlech. Dat, wat mer net haten, dat hu mer net vermësst a mir sinn awer grouss ginn a meng Mamm war ëmmer gutt gemutt. Si hat mech als Jéngsten natierlech bestänneg um Läpp hänken. Si huet mech mat op de Maart geholl, zweemol an der Woch, fir akafen ze goen.

Géift Dir soen, datt Iech déi Zäit gepräägt huet?

Jo. Mee ech betruechten déi Zäit als e Coup de chance. Fir mech a meng Gesëschter war dat éischter eng Chance wéi eng ongléckslech Situatioun. Et ass ni gestridde ginn. Dat heescht, ënner ons als Bouwen - dat ass eng Saach fir sech: Mir hunn ons och alt mol zerklappt! Mee an der Famill war ni Sträit do an Optimismus ass grossgeschriwwe ginn. An et war net nëmmen deemools, wou ech Chance hat. Ech hat a mengem ganze Liewe weider näischt wéi Chance.

Chance?

Ech war am Kolléisch, well mäi Brudder Ger och do war. Ech hu geduecht: Wat dee mécht, dat maachen ech och. Wéi ech de Passage-Examen hanneru mer hat, huet et geheescht: Jo, wat elo? Méchs de elo deng Première virun oder muss de dech elo decidéieren, wat s de méchs? An ech hu mäin Zeecheproff ëm Rot gefrot, well fir mech stoung et scho fest: Ech misst e Beruff ergräifen, dee mat Zeechnen a Molen ze dinn hat. An de Professer huet gesot: Lauschter mir no, géi an d'Handwierkerschoul a mell dech an der Klass vum Baufach un, also Architektur an technescht Zeechnen asw. Ech konnt mir guer näischt dorënner virstellen, mee ech si blannemännerches dohinner gaangen, well ech mech iwwerzeege gelooss hat. An dat huet mir ni leedgedoen. 't ass eng ausgezeechent Schoul gewiescht, déi och haut nach besser ginn ass. Dono hat ech Pech, well ech wollt Architekt ginn. Mee dunn ass de Krich komm, ech sinn agezu ginn. Äddi, Architekt! Du war dat eriwwer.

De Krich huet also verhënnert, datt Dir Architekt gi sidd?

Jo, deen huet mer e Stréch duerch d'Rechnung gemaach. Mee déi Chance, déi ech éinescht ernimmt hat, déi war, dass ech bei de Preisen op eng Plaz koum, wou ech ni eng Front gesinn hunn. Ech war beim technesche Personal vun der Luftwaffe an ëmmer op Flughäfen dorëmmer - wäit vum Schoss! An ech hat nach eng Kéier Chance. Ech hat ëmmer wëlles, aus der Arméi ze desertéieren an ech hat doheem, wéi ech eng Kéier op Urlaub war, e Pak mat Zivil-Gezei färdeg gemaach. Du sot ech menger Mamm: „Wann ech dir e bestëmmte Saz an engem Bréif schreiwen, da schécks du mir dee Pak." Et ass schonn esou lues op d'Enn vum Krich zougaangen a mir waren zu Stroossbuerg op engem Militärflughafen. Do war Famill vu menger Mamm a meng Mamm hat mir déi Adress ginn. Déi haten e Bistro. Mir sinn zu dräi Lëtzebuerger vill dohinner gaangen. Mee ech hunn op mäi Pak gewaart. An en ass net komm an en ass net komm. Bis op ee bestëmmten Dag, du war de Pak op eemol do. Just datt mer den Dag duerno versat gi sinn. Fort vu Stroossbuerg. Ech hunn de Pak duerch honnert Kontrolle geschmuggelt. Mir waren ni laang op enger Plaz an awer hunn ech de Pak ëmmer matgeschleeft. An ee gudden Dag si mer nees an Däitschland komm – an d'Altreich. Do war eng streng Kontroll a jiddwereе krut gesot: Alles, wat een vu Privatsaachen huet a wat net streng militäresch ass, muss fort. Dunn hunn ech mäi Pak un en däitsche Kolleeg geschéckt. Well op Lëtzebuerg ass scho keng Post méi gaangen. E puer Deeg drop hätt ech de Pak gebraucht, mee du war e fort.

A wat hutt Dir du gemaach?

Ech hunn dunn e flammänneschen Zaldot kenne geléiert, dee sech vun de flammänneschen Nazien awéckele gelooss a fräiwëlleg bei d'Preise gemellt hat. An deem säi Papp huet gesot: „Also wann s du elo net do eraus gees esou séier wéi s de kanns, da brauchs du net méi bei mech erëmzekommen." An du si mer an Holland komm, wou mir zesumme wollte fortlafen, mee ech hunn en aus den Ae verluer. Hien hat et awer nach färdegbruecht, fir e Kontakt mat engem Bauer z'arrangéieren. Deen huet mech verstoppt an dono un eng Famill vu Resistenzler ginn, wou ech dann nach 6 oder 7 Méint verstoppt war, bis de Krich eriwwer war. Chance!

Wat mécht dat mat engem, wann een esou vill Chance huet?

Et huet ee stänneg e Gefill vun Dankbarkeet. Un d'Schicksal, un d'Liewen, un eng Gottheet – egal wéi. An esou hëlt een dann och mol déi desagreabel Saachen einfach un an et seet ee sech: Dat ass de Präis, deen ech muss bezuele fir déi gutt Momenter. An dat ass d'Geheimnis, fir zefridden ze sinn. Wien zefridden ass, deen ass glécklech.

Dat ass déi richteg Astellung! Dir sidd och ni eleng gewiescht ...

Nee, ech hunn éischtens zwee oder dräi Bekannte getraff, wéi ech hei erakomm sinn an elo hunn ech schonn aner

Bekanntschafte gemaach. Mir sëtzen zu dräi Männer un engem Dësch fir z'iessen. Leider sinn ech hallef daf. Déi zwee schwätze mateneen, an heiansdo mierken se, datt ech awer och nach do sinn. Da kéieren se sech zu mir, si kucke mech an d'Gesiicht a si schwätzen extra däitlech. Da kann ech och mat hinne schwätzen. Meng Kanner komme mech dacks besichen a maachen mer meng Kommissiounen oder si invitéiere mech doheem.

A wat soss an der Welt geschitt, interesséiert Iech dat?

Ech kucken owes d'Nouvellen op der Televisioun. Ech verstinn net, wat se soen, mee do si meeschtens Ënnertitelen. Wann déi dann awer och fort sinn, éier ech d'Hallschent gelies hunn, dann ass et och egal. Iergendwéi kréien ech eppes mat dovunner. Wann ech vu virera weess, ëm wat et geet, da verstinn ech och Verschiddenes. Mee wann ech net weess, ëm wat rieds geet, verstinn ech kee Wuert. Da maachen ech zou, da maachen ech e Rätsel an da leeën ech mech an d'Bett.

An dass elo nees Krich an Europa ass, hätt Dir dat fir méiglech gehalen?

Krich ass schrecklech. Mee wat kënne mir kleng Leit dogéint maachen? Déi ganz Weltpolitik, déi interesséiert mech net, well ech näischt dovunner kennen a well ech keen Afloss dorop hunn. Ech kenne kee Politiker, egal aus wat fir engem Land - bis op déi dräi oder véier, déi d'Weltgeschicht maachen. Et beréiert mech net méi. Ech sinn e bësselchen hei an engem Schleekenhaus.

Dat ass Äert gutt Recht. Wéi gesitt Dir dann dat Lëtzebuerg vun haut?

D'Lëtzebuerger ginn ëmmer méi agebilt. "Lëtzebuerg regéiert d'Welt" (laacht). Et ass jo awer nëmmen en Duerf!

Fir nach emol zeréckzekommen op Är Kandheet: Wat huet Iech dann Äre Papp bedeit?

Ech hunn en net kannt. Ech hat zwee Joer wéi e gestuerwen ass. Ech hunn e kannt vu Fotoen. Dofir hunn ech och d'Roll vun engem Papp net geléiert. Ech maache mir heiansdo Virwërf, datt ech kee gudde Papp fir meng Kanner war - einfach well ech déi Roll net geléiert hat.

Gouf et dann aner Pappefiguren an Ärem Liewen?

Eng grouss Pappefigur a mengem Liewen, dat war deen Hollänner, dee mech opgeholl huet. Déi Leit si well laang alleguerten dout, mee mat där Famill hunn ech nach haut, no achtzeg Joer, Kontakt. Dee Mann, deen hunn ech als mäi Papp betruecht an deen huet mech och als säi Fils betruecht. Deen huet mech Schëmmel a Bless vernannt, wann ech gemengt hat, ech hätt en Dréi fonnt, fir heemzekommen am Krich. Dee sot: Du leefs an däin Ongléck eran, bleif hei! Du bass jo gutt ënnerdag hei. Deen huet mat mir geschwat wéi e Papp. Ech hunn hien a seng Fra veréiert. Dat ware meng Elteren. Deen eelste Fils, deen hat 15 Joer. Mat deem hunn ech an engem Bett geschlof. Stellt Iech dat vir! Déi Leit huelen en hondsfriemen Auslänner, deen och nach Deserteur ass, an hirer Famill op. A well si kee Bett fir en hunn, leeën si e bei hire Fils!

Huet dat Äre Bléck op Är Matmënsche beaflosst?

Also iwwer déi Hollänner aus där ganzer Uertschaft kann ech nëmme Guddes erzielen. Ech hunn meng Matmënsche gären, egal, wat fir eng Faarf datt se hunn a wat fir eng Sprooch se schwätzen. Ech maache keng Differenz. Ech fannen dat schéin an interessant.

Dir waart ëmmer virwëtzeg?

Et ass dat, wat mer e bësse leeddeet, wann ech ee gudden Dag muss goen. Wat an der Weltgeschicht geschitt, dat hält mech net zeréck, dat bedaueren ech net, wann ech muss goen. Mee déi mënschlech Kontakter, déi ech am ganze Liewen hat - dat deet mer leed, wann dat eng Kéier ophält. Nëmmen, da mierken ech jo näischt méi dovunner.

Kennt Dir eigentlech eis Zeitung?

Ech weess, datt et déi Zeitung gëtt, mee ech hunn nach ni eng Ausgab gesinn. Jiddefalls ass dat mir sympathesch, an ech sinn iergendwéi frou, datt ech elo e klenge Kontakt domat hunn. ■

"Ech wëll nëmmen ënnerhalen

Mam Andy Bausch huet de Lëtzebuerger Kino goe geléiert. Hien huet dobäi, wéi och a sengem leschte Film *Little Duke*, déi meeschten Zäit déi einfach Leit am Fokus.

Interview a Fotoen : svds, Paul Thiltges Distributions





Marylène: **Andy Bausch, an Ärem leschte Film *Little Duke* stierft de Besëtzer vun engem Pub, a seng Kolleegen mussen entscheeden, ob si de Pub, wéi versprach, weiderféieren oder dat Ganzt fir vill Geld verkafen. Wéi ass Iech dann d'Iddi zu dësem Film komm?**
Ech sinn e Geschichtenerzieler, an et war virun allem eng Geschicht iwwer d'Frëndschaft tëscht zwee eeleren Hären, déi an dëser Gesellschaft net méi eens ginn oder net méi wëllen eens ginn. Déi ganz Immobiliegeschicht ass eréischt no an no komm. Ech hunn also schonn eng Geschicht gehat, mat där ech bei mäi Produzent, de Paul Thiltges, gaange sinn, deen direkt begeeschtert war. An de Fränk Feitler an ech, mir hunn dann ugefaangen ze schreiwen, an et huet éiweg laang gedauert, awer net, well mir net gutt virukomm sinn, mee einfach, well et schwiereg ass, déi Suen ze kréien, déi ee brauch.

Serge: **An Äre Filmer beliicht Dir ëmmer erëm d'Liewe vun deene sougenannte „sozial schwaache" Leit. Domadder stitt Dir an der Lëtzebuerger Konschtzeen relativ eleng do. Wéi erklärt Dir Iech dësen Desinteressi?**
Ech hat ëmmer eng Sympathie fir Leit, déi fréier méi ronderëm mech ware wéi haut. Et war ee jonk an et gouf nach keng Filmindustrie, an déi Leit hunn um Tournage gehollef, well ee keng Techniker hat. An den 80er Joren, do huet ee geholl, wat ee kritt huet. Do waren zwee, dräi Leit, déi e bëssen Anung hate vu Film, an déi aner waren einfach Leit, déi Luuchten opgeriicht oder de Mikro ugehalen hunn. Leit, déi keng Studien am Ausland gemaach haten an am Alter vun 20, 25 Joer einfach net woussten, wat se sollte maachen, ausser, wéi ech och, Rockmuseker ginn oder Filmemaacher. Dat ware ganz oft Leit, déi méi op der Kipp stoungen. Mech interesséiere keng Geschichten iwwer Banker a Leit, déi Succès hunn an déi dat erzielen. Fir mech ass dat langweileg. Déi Filmer, déi ech gären hunn, handelen ëmmer vu Leit, déi struewelen oder a problematesch Situatioune kommen. Dat ass dat, wat mech interesséiert.

Dir hutt am Pafendall gedréint, engem Quartier vun der Stad, dee symbolesch fir eng Gemeinschaft vu schaffende Leit steet, déi sech vum Biergertum aus der Uewerstad ofgrenzen an op hir eegen Identitéit pochen. Ass et dann Ärer Meenung no nach méiglech, zu Lëtzebuerg e Géigepol duerzestellen?
Ech soen et nach eng Kéier: Ech si Geschichtenerzieler, a wann ee sou eng Geschicht erzielt, brauch een déi Gutt an déi Béis. Et iwwerdreift een an déi zwou Richtungen. Bei mir ass et éischter esou, dass ech ee vun deene sinn, déi soen, dat geet alles ze séier mat deem Changement. Wat ech guer net gutt fonnt hunn, waren déi ganz Impfgéigner. Mee e richtege Géigepol? Jo, dach, et gëtt eng Stréimung vu Leit, déi sech weigeren. Dat ass och gutt esou, mee als Geschichtenerzieler weess de schonn, wéi den Zenario leeft: si wäerte verléieren. Si wäerten net gewannen.

Marylène: **Am Film geet et jo awer dorëms, e Sënn ze fannen an enger Gesellschaft, déi vu Sue bestëmmt gëtt - also am konkreete Fall dorëms, e Pub aus sentimentale Grënn ze erhalen, obschonn een dofir vill Sue gebuede kritt. Wéi schwéier ass et zu Lëtzeburg, e Sënn ze fannen?**
Fir mech ass et einfach. Ech weess, schwätze mat Leit, déi d'Flemm hunn oder sech langweilen. Ech hunn eeben déi Chance gehat, e Virus ze kréien, dee sech Kino oder Musek nennt an ech ginn doranner op. Och wärend der Pandemie konnt ech mech ëmmer beschäftegen, ech hat ëmmer e Sënn. Ech hunn un Zenarioe geschafft, ech hu gezeechent, ech hat endlech Zäit, déi Honnerte Vinylen, déi ech doheem stoen hunn, ze klasséieren a rëm z'entdecken. Ech mengen, et ass awer einfach, e Sënn ze fannen, well et ginn esou vill Saachen op der Welt. Ech denken heiansdo: Wéi soll dat da gewiescht sinn, wéi deng Urgrousseltere gelieft hunn? Do war et wierklech just iwwerliewen, Kricher iwwerliewen, schaffen a schlofen an iessen heiansdo. Haut ass d´Mënschheet an eise Regiounen esou besonnesch ënnerstëtzt, dass Lëtzebuerg scho bal den Europapark Rust ass. Den Entertainment, wou ech jo och dra schaffen a meng Sue verdéngen, huet esou eng Wichtegkeet kritt duerch déi nei Medien. Wat ëmmer s de elo konsuméiers, ob Noriichten, Filmer, Serien, Musek, Spiller, du kanns dat ënnert der Schoulbänk maachen, jee nodeem, wat fir e Proff s de hues. A wann s de doheem bass, sees de: "Ech ginn op d'Toilette", spills weider a wann s de schlofe gees, hëls du däin Apparat mat an d´Bett. Dat fannen ech eng negativ Komponent, eppes, wou ee misst d'Kontroll driwwer behalen.



Alexandra: **Wéi erklärt Dir Iech, dass et fir Iech sou einfach ass, e Sënn ze fannen a fir aner Leit net?**
Ech hu vill Feeler a mengem Liewe gemaach, a wann ech u meng Elteren denken, da soen ech mir, dass meng Erzéiung do eng Roll spillt. Eltere sinn immens wichteg, egal ob s du op der Strooss bass oder Premier. Meng Fra ass immens strikt. Si ass Chimiesproff a kënnt aus engem besseren Haus. Ech si vun Diddeleng, mäin Pap war Turnproff, an ech konnt ëmmer maachen, wat ech wollt. Wann ech eng Prüfung hat a schlecht Punkten, huet och keen duerno gefrot. Ech si sou lafe gelooss ginn. Dat hat immens Virdeeler. Ech sinn immens friddlech, ginn immens gutt eens mat Situatiounen. Et feelt mir awer heiansdo bei verschiddenen Etappen de Seriö.

A wéi wäit sidd Dir da perséinlech betraff vun deene Problemer, déi an Äre Filmer virkommen?
A menger Jugend hunn ech vill Leit kannt, déi op der Strooss waren oder sechs Méint am Prisong. Esouguer mäi beschte Frënd, eise berüümtste Schauspiller, den Thierry van Werveke, dee viru 14 Joer verstuerwen ass, huet als Kand op der Strooss gelieft, war drogenofhängeg an Alkoholiker. Hien ass ouni Fürerschäi mam Auto gefuer. Hie war Rock 'n' roll ... an hie war mäi beschte Kolleeg! Mee mat de Joren huet hie sech awer geännert. Ech hunn eng Affektioun fir déi Leit. Mee nee, ech sinn net sozial aktiv. Ech hunn ze vill Famill a véier Kanner. Ech treffen déi Leit net, well ech haut an der Industrie jonk Leit treffen, déi just mat der Filmschoul fäerdeg sinn. Ganz korrekt Leit, déi wëssen, wat se maache wëllen. Also hunn ech net richteg eppes ze di mat Leit vun der Strooss.

Najib: **Wat ass de Message um Enn vun Ärem Film: D'Land verloossen a sech am Ausland nidderloossen?**
Wat maachen se am Film? Si maachen eng aner Plaz op hannert der Grenz, an ech hunn d'Gefill, datt si an der nämmlechter Situatioun wäerten endege wéi virdrun. Näischt huet sech also geännert. Mee ech hunn déi Fro nom Message net gären. Ech gi keng Messagen. Ech well nëmmen ënnerhalen. Net mat Explosiounen a blöde Witzer, mee andeems ech Emotioune vermëttelen. Wéi ech Troublemaker gemaach hunn, war dat just Spaass a Rock 'n roll ... Mee Famill ass eppes Wichteges fir mech. Wann ech mäi Film misst beschreiwen, géif ech soen, et ass e Film iwwer Frëndschaften, iwwer Iwwerliewen a Famill.

Alexandra: **Hutt Dir net heiansdo d'Gefill, datt et Iech ass, wéi wann Dir ze vill Iddien am Kapp hätt?**



Dach, an dat ass positiv, wann s du gäre schreifs, Filmer kucks a Musek lauschters. Mee ech sinn och e Familljepapp, gi moies um 7 Auer aus dem Bett geheit, well se all um véirel op an d´Schoul ginn. Da raumen ech d'Spull aus oder an, et gi Poubellen eidel gemaach an da maachen ech de Computer un. Da komme fir d'éischt Saachen, déi net esou wichteg sinn. Ech schreiwen och heiansdo Bicher fir meng Famill. Ech maachen menger Fra all Joer e Fotobuch. An 30 Joer kucks du dat dann, an esou kann ech mech erënneren. Ech sinn e verkappte Bichermécher. Ech hat ugefaangen, Grafik ze studéieren, hunn dat awer net fäerdeg gemaach. Ech ka mech an deem Sënn beschäftegen. Ech si keen, deen sech quäält mat engem Zenario a sech seet, ech muss elo schreiwen oder schaffen.

Ass "maachen" liewen?
Ech kréien doheem oft gesot: Du hues jo nach ni eppes gemaach, wat s de net wëlls maachen an dat stëmmt. Ech maachen, wat ech wëll, mee mat dem Handicap, dass et dowéinst finanziell erop- an erofgeet. Wéi ech nach méi jonk war, hunn ech nach 60 - 65 Reklamme gedréint. Dat war finanziell ëmmer gutt fir tëschent de Filmer. Mee elo ginn ech nëmmen nach Prezises gefrot. Alkohol um Steier fir de Ministère ... Ech sinn am Reklammemilieu net méi dran. An déi meescht mengen, den Andy Bausch ass ze deier. Ech sinn net deier. Ech hu fréier vill méi niewelaanscht Saache gemaach, Kuerzfilmer gedréint, wou kee Budget do war. Dat brauch ech elo net, elo soen ech einfach, ech hunn elo mäi Film fäerdeg, en ass eraus. Elo sinn ech amgaang, en neien ze schreiwen an duerno kënnt hoffentlech nach en nächsten. Awer ech hunn net méi esou de Stress, datt ech muss hannert enger Kamera stoen. Dat ass eriwwer.

Marylène**: Hutt Dir Iech als Filmemaacher eigentlech och mol d'Fro gestallt, ob Dir zu Lëtzebuerg weider Filmer maache wëllt? Oder ass Iech och scho mol de Gedanke komm, Äert "Geschäft" einfach zouzemaachen an ärer Wee ze goen?**
Jo an nee. Also, wann ech schlecht drop sinn, da soen ech mir: Ech war deen Éischten, deen do war an ech wäert och dee Leschte sinn. Ech hu laang an Däitschland geschafft, wou ech bal zéng Joer laang Téleesfilmer gemaach hunn. Mir ass et wichteg, meng Geschicht z'erzielen iwwer mäi Land. Déi Krimien an déi Komedien, déi ech an Däitschland gedréint hunn, dat waren ëmmer relativ grouss Produktiounen. Ech hunn och all Mënsch kritt, deen ech als Schauspiller wollt an hu gutt verdéngt. Mee Joeren duerno hunn ech gemierkt, datt ausser, datt et gutt gespillt war an d'Technik gutt funktionéiert huet, dat net meng Filmer waren. Ech hat se net geschriwwen. Du kruuts en Zenario. Ech sinn och zwee-, dräimol virun de gréngen Dësch komm, wou se mir gesot hunn: Här Bausch, wann Dir weiderhin all Dag eis Zenarioe wëllt ëmdréinen, dann ass muer en aneren hei. An da kënnt Dir op Liechtenstein oder vu wou och ëmmer Dir hierkommt, zeréckgoen. An dofir soen ech: Am Ausland wier et komplizéiert. An ech wëll och net fort. Ech hu jo Kanner hei. ■

Lauri, 33 : "Et weiderhi packen

Ech wosst vum drëtte Schouljoer un, dass ech Fleuristin wéilt ginn. Dat war ëmmer mäin Zil. Ech hunn awer misse meng Léier ofbriechen, well ech mat Mobbing konfrontéiert war an ech dat schonn an der Primärschoul erlieft hat. Ech hat vum éischte Joer Spillschoul bis an d'sechst Schouljoer déi selwecht Klass. Meng Elteren haten e Restaurant an uewenop stoung ëmmer d'Keess. Ech hu 50 Frang erausgeholl a sinn domadder an d'Schoul gaangen, fir dass déi aner mech net schloen. Den Dag drop ass et dann awer weidergaangen. Ech hu versicht, mat mengen Elteren doriwwer ze schwätzen. Ech hu se gefrot, ob ech net iergendwéi an eng aner Schoul kéint goen. Dat war awer net méiglech. Ech muss si awer och a Schutz huelen: Si haten deen eenzege Restaurant an der Géigend, a wann et eppes ze feiere gouf, ass jidderee bei ons komm. Meng Eltere wollten dowéinst kee Sträit mat de Leit kréien.

An der Primärschoul hunn ech ugefaangen, mech selwer ze verletzen. Dat huet och am Lycée net opgehalen. Zu där Zäit hunn ech mäi Kierper einfach guer net gespiert. Dofir belaascht et mech haut ëmsou méi, dass ech en elo déi ganz Zäit spieren. Fréier konnt ech dat regléieren, ech konnt mäi Kierper spieren, wann ech dat gebraucht hunn. Elo ass et leider en Dauerzoustand, well en déi ganz Zäit wéideet. Am Lycée hunn ech stänneg u mer gezweiwelt a geduecht, datt ech net gutt genuch sinn. Wann eent net mat mir geschwat huet, duecht ech: Dat ass elo bestëmmt rose mat mir. Obwuel et nëmme mat engem anere geschwat hat a mech villäicht net gesinn huet. Ech hu mech ganz analyséiert. War mäi Verhale falsch? Esouguer eng falsch Beweegung hätt et kënne gewiescht sinn, a mengen Aen. Ech war laang dovun iwwerzeegt, datt ech keng 16 Joer al géif ginn.

Wat mir awer gehollef huet, um Liewen ze bleiwen, ware Concerten. Ech hunn dofir ëmmer misse kucken, dass, éier ech op e Concert goung, ech schonn en Ticket hat fir op deen nächsten. Well soss hätt ech kee Grond gehat, fir weider ze liewen. Haut belaascht mech, dass ech déi ganz Zäit sou wéi hunn a mech dofir net méi trauen, op Concerten ze goen. Hätt ech eng sécher Sëtzplaz, géif et mir an deem Punkt besser goen.

Vun 19 bis 21 Joer sinn ech vun enger Klinick an déi aner gaangen. Ech war an Däitschland, ech war um Kierchbierg an ech war zu Ettelbréck am CHdN. Wéi ech wärend der Zäit vu menger Léier an Däitschland an Therapie war, sinn ech rëm zeréck bei meng Mamm wunne gaangen. Mee ech wosst zu deem Zäitpunkt awer och schonn, dass ech meng Léier net wéilt fäerdeg maachen, a scho guer net an deem Betrib. Een oder zwee Méint méi spéit hunn ech dunn ugefaangen ze schaffen. Kuerz duerno hat ech awer Sträit doheem. Si hu mech net erausgeheit, mee ech hu mech dozou entscheet ze goen. Ech hunn du wärend e puer Méint bei menger beschter Frëndin gewunnt an duerno ongeféier zwee Joer bei enger Aarbechtskolleegin. Zu där Zäit sinn ech nach weider an Therapië gaangen. Bis ech 21 Joer hat. Dunn hunn ech an der Psychiatrie mäin Exmann kenne geléiert, d'Therapie ofgebrach a meng Medikamenter ofgesat. E puer Méint drop si mir bestuet ginn. Mir ware mol nach net ee Joer zesummen. Also komplett iwwerstierzt.

Mat mengem Exmann sinn ech dunn och weiderhi vill geplënnert. Mir hunn zum Beispill bei sengen Eltere gewunnt, an dunn, wéi ech schwanger war, hu mir d'Appartement gewiesselt. Duerch dat zweemol wärend der Schwangerschaft plënneren, hat ech awer och ganz vill Problemer. Ech hat laang Virwéien, soudass ech am August schonn eng Woch an der Klinik war an och duerno nees vum hallwe September bis Mëtt Oktober, wéi mäi Klengen op d'Welt koum. Bis Januar hu mir dunn och nach weider bei der Stéifmamm am Haus gewunnt, duerno ware mir zwee Méint bei enger Frëndin, bis mir am Mäerz op Bäerdref an eng Vakanzewunneng geplënnert sinn. Well dat awer just eng Vakanzewunneng war, hate mir keng Adress méi. Eis Assistante sociale huet dat dunn awer gereegelt a mir kruten eng Wunneng am Foyer Ulysse. Awer net vun haut op muer, soudass eis e puer Méint Geld gefeelt hunn a mer fir dee Klenge kee Kannergeld kruten. Mir hunn du vun der Assistante Mëllech a Wëndele gestallt kritt, fir datt dee Klengen alles hat, wat e gebraucht huet.



Am September si mer op Déifferdeng an e Studio wunne gaangen. Et war fuerchtbar kleng fir dräi Leit, mee wéinstens hate mer rëm eng „normal" Wunneng. Am Februar hunn ech rëm ugefaange mat schaffen, wat awer net sou einfach war, well ech ganz oft hu missen doheem bleiwen, wann dee Klenge krank war. Am September 2015 ass déi ganz Situatioun doheem eskaléiert, wéi mäin Exmann dee Klengen, dee wéinst Mittelohrentzündung gekrasch huet, schloe wollt. Doropshin hunn ech nach freides mëttes selwer eng Crèche gesicht. Samschdes hunn ech um Geriicht d'Scheedung agereecht.

Ongeféier dräi Woche méi spéit war dee Klenge rëm krank. En hat eng hefteg Bronchite, mee ech hu mech net getraut, mam Bus op Nidderkuer bei eise Kannerdokter ze fueren, soudass mir bei déi Doktesch gaange sinn, déi just vis-à-vis vun eis hir Praxis hat. Wärend mer dunn dobanne waren, hu mer héieren, dass d'Pompjeeën net wäit ewech en Asaz haten. Wéi mer aus dem Sall koumen, stoung eng Fra an der Dier a sot, dass dat oranget Haus géif brennen … eist Haus, eist Doheem … Ech hat nach ni sou vill Angscht a mengem Liewen. Fënnef Stonnen hunn d´Pompjeeë geläscht. Ech hat e komplette Waasserschued an dat ganzt Haus war net méi bewunnbar. Ech war esou verzweiwelt. Ech hu menger Mamm ugeruff, ech hu mengem Papp ugeruff, deen alles stoen a leie gelooss huet, fir bei eis ze kommen. Meng grouss Schwëster ass och komm.

E bësse krute mir vum Croix-Rouge-Buttek a vun der Gemeng mat Saache gehollef, déi mer direkt gebraucht hunn. Ausserdeem goufe mer vun der Gemeng an en Hotel relogéiert, wou mir du bis Februar gewunnt hunn. Wärend där Zäit sinn ech dunn och mat engem aneren zesummekomm. Seng Elteren hunn dunn zu mir gesot, ech soll bei si wunne kommen, well sou laang mat engem klenge Kand an engem Hotel ass jo och net einfach. Et war awer och net sou einfach, fir bei hinnen ze wunnen. Well ech einfach näischt gutt genuch gemaach hunn. Ech wëll mech do awer net beschwéieren, ëmmerhin hat ech en Daach iwwert dem Kapp.

Am Dezember 2019 hu mir eis awer getrennt. Säit 3 Joer sinn ech an enger 2-Phase-Wunneng vum Fraenhaus, well et einfach extreem schwéier ass als Mamm mat engem Kand, eng Wunneng ze fannen. Ech schaffen 20 Stonnen, well et kierperlech net méiglech ass, méi ze schaffen an déi 20 Stonnen huele mir scho meng ganz Energie. Ech weess och net, ob ech dat weiderhin sou packen. Ech kréien de Complement vum Revis, Kannergeld an Ënnerhalt fir mäi Bouf. Mee trotzdeem ass et schwéier, eng Wunneng um private Marché ze kréien. Sozialwunnengen hu mer hei zu Lëtzebuerg däitlech ze wéineg, an awer muss ech drop hoffen, deemnächst eng ze kréien. ■

D'Lauri ass Member vun eiser Redakioun.
Opzeechnung: svds / Bild: pxhere



Milan Kundera

(1929-2023)

Milan Kundera, romancier francophone d'origine tchèque, est né le 1er avril 1929 à Brno en Moravie, dans cette partie de l'ancienne Tchécoslovaquie située à la frontière entre la Tchéquie et la Slovaquie actuelles. Le 1er avril 2023, Kundera fêtait ses 94 ans.

Le 1er avril, c'est la fête internationale des blagues, des plaisanteries. Un jour où les gens s'amusent. La Plaisanterie est d'ailleurs le titre du roman qui a rendu Milan Kundera célèbre en France. Le livre paraît à la fin des années 60, accompagné d'un texte de Louis Aragon, écrivain mondialement connu.

Le roman prend pour point de départ une plaisanterie écrite par un étudiant sur une carte postale adressée à sa copine : « L'optimisme est l'opium de l'humanité. L'esprit sain pue la bêtise. Vive Trotski ».

Signé : Ludvik.
La lecture prend ensuite des allures tantôt comiques tantôt tragiques. Car l'action se déroule dans la Tchécoslovaquie des années 1950, alors dirigée par les stalinistes. Ecrire « Vive Trotski », à l'époque, équivaut à une lèse-majesté - une lèse-majesté contre le généralissime Staline. Célébrer Trotski, assassiné par les stalinistes a Coyoacán, dans la périphérie de Ciudad de Mexico, cela ne se fait pas.

Dans son premier livre écrit en français, L'Art du roman, Milan Kundera note : « Ce que je déteste profondément, ce sont les gens qui n'ont pas le sens de l'humour ». Les gens incapables de rire, Kundera les appelle les « agélastes ».

Kundera, bien aimé partout

Milan Kundera est très apprécié en Europe, aussi bien en Amérique qu'en Asie. En Espagne, ses livres sont impeccablement traduits, entre autres, par Monika Zgustová. En Islande, le président de la République luimême avait mis sa résidence à Reykjavik à disposition de l'écrivain en visite. Le président américain Bill Clinton, à qui l'on avait posé la question de savoir quel était le livre qu'il prenait avec lui en vacances, répondit sans hésiter Risibles amours de Milan Kundera. En Chine, de millions d'exemplaires des livres de Kundera sont vendus chaque année.

Milan Kundera adorait les Antilles françaises et passait souvent ses vacances en Martinique. Il fût également ravi de pouvoir rédiger la postface pour la traduction tchèque du recueil Alléluia pour une femme-jardin de l'écrivain haïtien René Depestre. Il contribua aussi une préface à l'édition tchèque du roman Solibo Magnifique de Patrick Chamoiseau, titulaire du Prix Goncourt. En revanche, en Allemagne, où le troupeaux des spectateurs s'enthousiasmait pour le film L'insoutenable légèreté de l'être, basé sur le roman homonyme de Milan Kundera, la maison d'éditions Hanser avait entrepris de censurer des passages du roman Le Livre du rire et de l'oubli - avant tout les passages où l'écrivain se moquait du chanteur de variété d'origine tchèque, Karel Gott, adoré par les Allemands.

A l'époque, l'auteur de ces lignes avait publié dans le Luxemburger Wort, un article intitulé Milan Kundera, altéré en Allemagne. Mais dans sa revue de presse internationale, la rubrique culturelle de la radio publique allemande Deutschlandfunk a refusé de citer l'article en question.

Ce qui nous fait penser à ce que Kundera écrivait dans sa pièce de théâtre Jacques et son maître, à savoir : « Que crèvent tous ceux qui voudraient réécrire ce qui était écrit. Qu'ils soient empalés et brûlés à petit feu. Qu'ils soient châtrés et qu'on leur coupe les oreilles ».

Mon meilleur souvenir personnel de Milan Kundera, c'est cette dédicace de l'auteur dans mon exemplaire du livre Les Testaments trahis :
« Pour mon aimable collègue Aleš Knapp. Amicalement Milan Kundera. »

Je vous remercie bien,
Milan. ■

Aleš Knapp



image: flickr/greg scott

Au nom de la drogue

Claude*, 23 ans, un garçon comme beaucoup d'autres, des rêves et des projets à l'horizon, se retrouve un jour sans toit. C'est l'histoire d'un jeune homme en chaise roulante, qui après avoir grandi dans un foyer, tombe dans le tunnel le plus profond de la toxicomanie.

C'est en février 2022 que Claude, dépendant au crack, perd tout. « C'est une dépendance qui vous transforme, elle vous rend agressif » se souvient celui qui entretemps ne touche pratiquement plus à la drogue.

Emprunter ce chemin lui a paru pourtant une issue possible à un moment de son passé, où il pensait ne plus pouvoir faire face aux problèmes physiques et moraux dont il se sentait affligé. « Quand j'ai commencé à prendre du crack » raconte-t-il, « j'avais l'impression d'être le roi du monde. Mais quand j'ai pris conscience de mes actes, j'ai compris que je devais faire quelque chose pour changer ma vie ».

Claude s'est alors adressé à Caritas. Il est resté sous leur responsabilité pendant un an. Il s'est également rapproché de Stëmm vun der Strooss: « Ils m'ont beaucoup aidé, ils m'ont nourris et c'est grâce à eux que j'ai pu prendre une douche tous les jours ». Enfin, en mars 2023, Claude réussi à obtenir un logement grâce à l'État luxembourgeois.

Il décide ensuite de s'inscrire dans une salle de sport, ce qui l'aidera à retrouver une clarté mentale. Sur le plan physique, cela lui aura permis de retrouver une attitude positive. Il a commencé à reformuler des projets, à oser rêver, sans oublier le temps passé dans la rue.

Bientôt, Claude va reprendre les études et avec elles, sa vie, là où il l'avait laissée. Il parle dorénavant d'espoir, de résolutions et d'objectifs à poursuivre. Aujourd'hui, il ne voit plus son handicap comme une entrave mais plutôt comme une motivation qui le pousse à montrer aux autres qu'il est tout à fait possible de réussir sa vie, malgré les difficultés qu'elle peut réserver pour nous. Son message : « Arrêtez de vous droguer, ne vous laissez pas aller, battez-vous pour vous améliorer ». ■

** nom modifié par la rédaction*

Stëmm vun der Strooss

Site Ettelbruck
Restaurant social et lieu de rencontre public
47 rue Prince Henri
L-9047 Ettelbruck

Site Schoenfels
Centre post-thérapeuthique
1 Rue du Village
L-7473 Schoenfels

Site Luxembourg *(siège social)*
Restaurant social et lieu de rencontre public
Douche et buanderie
Kleederstuff
Service social
Rédaction – atelier de réinsertion professionnelle
7 rue de la Fonderie
L-1531 Luxembourg

Saxophone
Service d'accueil et hébergement de jour
24 rue de Hollerich
L-1740 Luxembourg

Kanner Stëmm
Service de pédiatrie sociale
113, rue Gaston Diederich
L-1420 Luxembourg

Sites Esch-sur-Alzette
Restaurant social et lieu rencontre public (lu-ve)
112 Rue du Canal
L-4051 Esch-sur-Alzette

Restaurant social (dimanche)
Kleederstuff
32, Grand Rue
L-4132 Esch-sur-Alzette

Site Sanem
Schweesdrëps & Stëmm Caddy - ateliers de réinsertion professionnelle
Immo-Stëmm - service logement
5 Zone Um Woeller
L-4382 Sanem



Ukrainkrich

"Grondsätzlech sozial

De Robi Reuter féiert e beléiftent Lokal an der Stad. Wéi de Krich an der Ukrain ausgebrach ass, huet hie Leit op der Flucht agestallt.

Interview: Serge K.
Foto: svds

Wéi de Krich an der Ukrain ausgebrach ass a Leit op Lëtzebuerg geflücht sinn, hutt Dir Iech dozou entscheet, eng ganz Partie vun hinnen anzestellen. Wéi ass et dozou komm?
Dat hänkt éischtens emol domat zesummen, datt meng Fra Ukrainerin ass. Awer och domat, datt ech Problemer hat, adequat Personal ze fannen. An do huet si gemengt: Ma elo sinn der jo genuch hei, déi eng Aarbecht sichen, an déi si bestëmmt frou, wann se eppes ze dinn hunn. Esou ass dat gaangen. Mir hu mat enger Persoun ugefaangen, an op eng Kéier hate mer eng zweet a mëttlerweil ass et scho vu Virdeel, wann ee Russesch oder Ukrainesch schwätze kann, well dat soss mam Verständnis net klappt.

Wéi hutt Dir da perséinlech op den Ausbroch vum Krich reagéiert? Kënnt Dir Iech nach erënneren?
Vu datt d'Famill vu menger Fra nach ëmmer do ass, geet mech dat natierlech direkt eppes un. Mir haten och schonn Diskussioune mat hinnen, éier de Krich ugoung an hu gesot, si sollen einfach de Sak paken an heihinner kommen. Herno huet dat dunn alles e bësse missen iwwer de Knéi gebrach ginn. Wärend e puer Méint waren du Fraen a Kanner vu menger Fra hirer Famill bei eis, déi awer dunn, wéi sech d'Saach stabiliséiert huet, erëm hannescht gaange sinn. Et ass och keng Fra, déi gäre méintlaang vun hirem Mann fort ass. Meng Fra huet och eng ganz Camionnette voll geluede mat Hëllefsgidder, déi mir dorower geschéckt hunn.

D´Ukrainer kréien eng Aarbechtserlabnis, wa si op Lëtzebuerg kommen. An awer sinn si heihinner geflücht. Wat kritt Dir vun hirem Alldag mat?
Si hunn net automatesch eng Aarbechtserlabnis. Si musse fir d'éischt de Statut vum Refugié oder vun der Protection temporaire kréien. Wann se dee bis hunn, dann ass domat eng Aarbechtserlabnis hei zu Lëtzebuerg verbonnen. Dat huet am Ufank e bësse méi laang gedauert. Elo ass et eng Prozedur, déi an zwou bis dräi Wochen iwwer d'Bün geet.

Wéi ass et dann, mat Ukrainer ze schaffen?
Dat ass wonnerbar. Ech versti kee Mënsch, ech versti kee Wuert, mee da kréie mir och kee Sträit. Ech hunn elo quasi déi ganz Kichen, déi ukrainesch ass. Dat si geléiert Käch oder Hëllefskäch an déi maachen dat wuel ganz gutt. Et ass heiansdo en Challenge, well du muss hinne jo awer och mol iergendeppes zoumudden, wat Lëtzebuergesch kléngt: Sauermous mat engem gudde Stéck Gesolpertes a gebootschte Grompere beispillsweis, a wann se dat net esou kennen, da kommen do heiansdo op eemol komesch Saachen op den Dësch. Ech sinn awer ganz zefridde mat hinnen, an ech hoffen, datt mir esou kënne virufueren.

Kommen dann och emol Ukrainer heihinner iessen?
Et kommen der, awer just vereenzelt. Ech mengen, déi hunn och am Moment net esou vill Geld. Mir hunn awer och aner russeschsproocheg Clienten. Ech wënsche mir jiddefalls fir de Weltfridden, datt dee Krich schnell ophält an datt d'Leit erëm e fräie Kapp kréien.

Hutt Dir eigentlech och fréier mol Leit gehollef, andeems Dir si agestallt hutt?
Ech si grondsätzlech e soziale Mënsch. Ech hu Soziologie studéiert an ech hu mech ëmmer nëmmen op der progressiver Schinn beweegt. Dofir sinn ech och vläicht e gudde Wiert fir meng Clienten, awer kee gudde Wiert fir mäi Portmonni. Du kriss en normale Burger op enger anerer Plaz méi deier wéi bei mir e Bio-Burger, wou alles, wat dran ass, och bio ass. Mee du weess jo, datt ech dat alles méi deier muss akafen. Mir geet et awer dräms, dat wat ech maache wëll, och duerchzezéien – och wann am Moment d'Lag e bësse schwiereg ass. Ech sinn do schonn e bëssen Idealist. A wat d'Personal ubelaangt, jo, ech hat emol fréier deen een oder deen aneren, deem ech eng Chance ginn hunn a wou en aneren him déi Chance vläicht net ginn hätt. Ech hunn awer ëmmer e bëssen dono gekuckt, datt dat mat der Kompetenz geklappt huet. Esou e Lokal finanzéiert sech och net vun eleng, an do muss ee schonn eppes hunn, woumat deng Clienten sech kënnen identifizéieren, wou se mat dir zefridde sinn.

Firwat hutt Dir Iech eigentlech deemools fir d'Gastronomie entscheet?
Ech hat e Bürosjob, an ech hat einfach d'Flemm, fir e Patron ze schaffen, deen näischt vun deem versteet, wat ee seet. Ech hu mech deemools ëmmer no der Aarbecht mat engem Kolleeg getraff, an dee sot mir, dat wier dach mol eng Alternativ, fir aus deem frustranten Alldag vum Büro erauszekommen. Et ass net jiddwereen dofir gemaach an et ass och net jiddweree fir dat anert gemaach. Ech hat jiddefalls decidéiert, datt ech mäi Liewen net op engem Stull wéilt ofsëtzen an esou ass dat eebe komm.

Ass et haut méi schwéier wéi fréier, e Café oder Restaurant ze féieren?
Ech wëll net soen, datt et fréier méi einfach ze handhabe war, mee wann s de e gutt Konzept has an du hues eng Rei Leit ugezunn, da war déi Gestioun net immens schwiereg. A wann s de dofir gesuergt hues, datt ëmmer erëm nei Generatioune vu Leit sech fir dech begeeschtert hunn, da war dat guer kee Problem. Mee déi zwee Joer Pandemie hunn en Aschnëtt gemaach tëschent deenen agesiessene Caféen an deene jonke Leit, déi net ënnert Leit konnten an da ginn d'Kaarten natierlech nei verdeelt. A wann s de no esou enger Pandemie erëm bei Null ufänke muss - bei engem zeréckgesaten Niveau - an da kriss de och nach e Krich op den Hals, eng Inflatioun, eng Präisdeierecht, da sinn am Endeffekt ech et, respektiv de Betrib, dee muss bezuelen. 't ass momentan net, fir d'Geld zur Fënster erauszegeheien, an d'Gastronomie ass dann déi éischt, déi dorënner muss leiden, well dat Iesse kanns de natierlech och doheem iessen an däi Béier kanns de och doheem drénken.

Wat géift Dir engem roden, deen haut wéilt dat nämmlecht maache wéi Dir?
Ech perséinlech géing roden, regional ze bleiwen, do, wou d'Welt nach e bësse méi schéin ass a manner Kontrahente si wéi an der Stad. Fréier has de e Virdeel an der Stad. Dat ass eriwwer. Déi aus dem Süde bleiwen am Süden, déi aus dem Oste bleiwen am Osten. An dofir géing ech soen, kuck, dass de eng flott Plaz fënns, iergendwou an engem awer bevëlkerte Raum, deen net onbedéngt direkt an der Stad ass. Do hues de manner Käschten, manner Loyer, deng Clientë fanne Parkplazen a brauchen net esou wäit ze fueren. ■



DE PODCAST VUN DER STËMM

Mir Schwätzen Dech Un

www.stemm.lu

Stëmm vun der Strooss

Stëmm - De Magazin